

Image+Nation — ... au masculin **Combattre et s'affirmer**

Élie Castiel

Number 282, January–February 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2013). Image+Nation — ... au masculin : combattre et s'affirmer. *Séquences*, (282), 11–11.

Image+Nation | ... au masculin Combattre et s'affirmer

Quel bilan peut-on dresser de cette 25^e édition d'Image+Nation, événement qui, d'année en année, ne cesse de justifier sa présence parmi les manifestations cinématographiques montréalaises ? Et pourtant, la cuvée 2012 ne nous a pas totalement convaincus, du moins en ce qui a trait au volet masculin. Une chose est claire : le cinéma gai masculin ne semble pas se renouveler lorsqu'il s'agit de raconter des histoires. Toujours les mêmes bears tendres et amoureux, toujours les mêmes jeunes gens éclatés d'une certaine bohème homosexuelle branchée et tatouée, particulièrement plantée sous les cieus hédonistes de la Californie, toujours les mêmes baisés sans lendemain. Côté documentaire, par contre, c'est autre chose.

Élie Castiel

Soyons tout de même indulgents et optons pour les récits qui montraient plus ou moins une certaine originalité. Du lot, *Mixed Kebab* (Belgique/Turquie) de Guy Lee Thys ose risquer l'approche narrative traditionnelle en ne se prenant pas trop au sérieux; c'est justement ce mélange de naïveté réjouissante et de franchise délicate qui finit par séduire. Quelque chose de vrai émane de ces personnages du quotidien qui assument leur orientation sexuelle avec un naturel désarmant et une honnête détermination dans un environnement, bien entendu, majoritairement hétéro. C'est rafraîchissant, désinvolte et sans vulgarités.



The Invisible Men

Avec *The Delta* (1996), *Forty Shades of Blue* (2005) et encore plus *Married Life* (2007), Ira Sachs plaçait ce qu'on appelle dans la plupart des cercles branchés le *queer cinema* dans la mouvance mélodramatique, lui attribuant ainsi une saveur à la fois prodigieuse et sensible. Dans *Keep the Lights On*, à travers le rapport de force entre deux hommes raconté du point de vue de l'un d'eux, le réalisateur suggère adroitement une mise en scène elliptique construite autour d'épisodes secondaires parfois stériles qui culminent vers une issue, et c'est dommage, tout à fait prévisible. Ce qui manque au quatrième long métrage de Sachs, c'est surtout l'émotion et l'élasticité des précédentes réalisations. Nous devons toutefois concéder à Thimios Bakathakis les honneurs qu'il mérite pour sa direction photo, jouant la carte de la nostalgie dans sa composition visuelle tamisée d'une lumière dorée. Mais le film vaut surtout pour l'interprétation plus que convaincante des deux comédiens, Thure Lindhardt et Zachary Booth, lumineux.

Nous avons préféré de loin *My Brother the Devil* (Grande-Bretagne) de la cinéaste Sally El Hosaini. Pour la simple raison qu'il s'agit d'un premier long métrage d'une rigueur exemplaire, mêlant documentaire et fiction avec un doigté rarement atteint. Et sans oublier une direction d'acteurs articulée, laissant à des écorchés sociaux le temps de raconter leur vécu. En prime, une

finale inattendue qui se présente comme un plaidoyer renversant contre l'homophobie ambiante, notamment en milieu ouvrier.

Le film de clôture, *Joshua Tree, 1951: A Portrait of James Dean* (États-Unis) de Matthew Mishory aurait pu être brillant si le jeune cinéaste ne s'était pas livré à un exercice de style insupportablement prétentieux. Et pourtant, force est de constater que les intentions étaient louables : avoir recours au rêve et à l'imaginaire pour raconter quelques moments de la vie d'une légende du cinéma hollywoodien. Mais sans doute envahi par la proposition formelle, Mishory a laissé échapper l'occasion de raconter un récit prometteur en excitant.

Côté documentaire, *The Invisible Men* (*Gvarim bilti nor'im*) de l'Israélien Yariv Mozer s'avère percutant et montre jusqu'à quel point le cinéma israélien documentaire (et parfois même de fiction) arrive à échapper à la politique locale, souvent malencontreuse, préférant se pencher objectivement sur les problèmes sociaux, ici décuplés puisqu'il s'agit de ceux des Palestiniens gais. Israël refuse leur statut de réfugiés (politiques ? sexuels ?). S'ils retournent en Palestine, ils risquent leur vie. Cette critique à double tranchant situe le documentaire en question dans les sphères du cinéma discursif et interventionniste. La fin est ouverte, montrant que la problématique persiste. Mais c'est peut-être dans l'ailleurs que se trouve la solution.

Et c'est surtout le remarquable *Les Invisibles* (France) de Sébastien Lifshitz qui nous a le plus comblés. Issu de la fiction, le cinéaste homosexuel construit un récit documentaire d'une force d'émotion insoupçonnée. Ces hommes et ces femmes d'une autre époque nous parlent de sexe, d'aventures, de doutes, de remises en question, mais aussi de tendresse, de compréhension, de luttes collectives, d'examens de conscience. Et ils le font avec un emploi extraordinaire du phrasé : mots clairs, syntaxe précise, pensée cohérente, excellent français, d'une intelligence rare. Mais, par la même occasion, *Les Invisibles* est un retour sur soi, un miroir sur l'altérité, une réflexion sur la vieillesse, sur le temps qui passe, sur ces instants de vie qui ne sont plus, sur l'avenir également, aussi imprécis soit-il. À la manière d'une fiction, Lifshitz remet l'homosexualité dans le rang de la normalité, situant ses personnages dans des lieux de pensée qui leur rendent toute leur dignité.

En somme, un quart de siècle d'images gaies présentant des individus de toutes les classes sociales pris dans la tourmente des préjugés mais qui, par miracle, ou plutôt par courage, fermeté et ténacité, mènent depuis toujours un discours combatif qui s'oppose aux dérives le plus souvent néfastes de l'oppression et de l'iniquité.